

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Yelva, ou L'orpheline russe**

**Scribe, Eugène  
Villeneuve, Théodore Ferdinand Vallon  
Desvergiers, ...**

**Bielefeld, 1844**

Szene II

[urn:nbn:de:bsz:31-90123](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90123)

*prend une physionomie riante.*) A la bonne heure! Songe que nous devons, par l'urbanité de nos manières, donner aux étrangers une haute idée de notre nation... il ne suffit pas d'être Cosaque.. il faut encore être honnête.

KALOUGA. Ya, monseignir.

TCHÉRIKOF. C'est la comtesse Fædora... Tiens-toi droit.. salue, et va-t'en. (*Kalouga salue et sort.*)

## Scène II.

FÆDORA, TCHÉRIKOF.

TCHÉRIKOF. Eh bien, ma belle cousine, comment vous trouvez-vous dans le domaine de mes ancêtres?

FÆDORA. À merveille... il me rappelle nos premières années et les plaisirs de notre enfance... C'est ici, mon cousin, que vous avez été élevés; et vous rappelez-vous, lorsqu'avec vos frères et sœurs, nous courions tous dans ces grands appartements?

TCHÉRIKOF. Où nous jouions à cache-cache et au colin-maillard.

FÆDORA. Et quand votre pauvre mère, (*montrant un portrait à droite*) que je crois voir encore, était si effrayée en nous apercevant cinq ou six dans la même balançoire...

TCHÉRIKOF. C'est vrai.. Et vous rappelez-vous, lorsqu'à coups de boules de neige, nous jouions à la bataille de Pultawa?

*Air de la Sentinelle.*

Oui, sous nos doigts, la glace offrait soudain  
Un château-fort dont nous faisons le siège;

Galment alors, au pied de ce Kremlin,  
 Nous construisions trente canons de neige..  
 Comme Josué, je demandais au ciel  
 Que le soleil respectât notre gloire;  
     Car, saisis d'un effroi mortel,  
 Nous tremblions que le dégel  
 Ne vint nous ravir la victoire.

Je dis la victoire, parce que c'était toujours  
 moi qui battais les autres.. je faisais Pierre-le-  
 Grand.

FÆDORA. Et moi, l'impératrice Catherine.

TCHÉRIKOF. C'est maintenant, ma cousine, que  
 vous pourriez jouer ce rôle-là au naturel; car  
 je vous avouerai qu'en vous revoyant, j'ai été  
 tout étonné de ce maintien plein de noblesse  
 et de dignité.. je n'en revenais pas.

FÆDORA. Vraiment!..

TCHÉRIKOF. C'est bien mieux qu'avant mon  
 départ.. et moi, cousine, qu'en dites-vous?

FÆDORA. Je trouve aussi que vous êtes  
 changé.

TCHÉRIKOF. C'est ce que tout le monde dit:  
 et vous me trouvez? .

FÆDORA. Moins bien qu'autrefois.

TCHÉRIKOF. Bah! c'est étonnant.. vous êtes la  
 seule; car tous mes vassaux me trouvent su-  
 perbe.. et mes vassales sont du même avis.

FÆDORA. Ecoutez donc, Iwan, j'ai peut-être  
 tort de vous parler ainsi; mais entre cousins..

TCHÉRIKOF. C'est juste, on se doit la vérité..  
 et je vous ai donné l'exemple, vous trouvez  
 donc..

FÆDORA. Que vous n'êtes plus, vous-même;  
 vous n'êtes plus comme autrefois, un bon et

franc Moscovite... un peu bourru, un peu brusque.. J'aimais mieux cela! car au moins c'était vous.. c'était votre caractère.. On est toujours si bien quand on est de son pays!.. Je suis Moscovite dans l'âme.. je n'ai jamais voyagé.. je ne connais rien.. mais il me semble que ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est un seigneur russe, au milieu de ses domaines, entouré de ses vassaux dont il peut faire le bonheur.. C'est un prince.. c'est un souverain.. Et, si j'avais été maîtresse de mon sort.. je n'aurais jamais rêvé d'autre existence, ni formé d'autres désirs.

TCHÉRIKOF. Il se pourrait!.. et cependant, aujourd'hui même épouser un étranger.. un Français.. le jeune comte de Césanne!

FÈDORA. Mon père le veut.. et, en Russie, quand les pères commandent, les filles obéissent toujours.. est-ce bien terrible, mon cousin, de quitter ainsi son pays.. d'aller vivre en France parmi des vassaux qui n'ont été élevés ni à vous connaître, ni à vous aimer.. En a-t-il beaucoup?...

TCHÉRIKOF. M. de Césanne?..

FÈDORA. Oui.. combien a-t-il de paysans?

TCHÉRIKOF. Il n'en a pas du tout.. Dans ce pays-là, les paysans sont leurs maîtres.

FÈDORA. Il serait possible!.. les pauvres gens!.. Qui donc alors peut les défendre ou les protéger?

TCHÉRIKOF. Ils se protègent eux-mêmes.

FÈDORA. C'est inconcevable!.. Et dites-moi, mon cousin, est-ce que ça peut aller dans un pays comme celui-là?

TCHÉRIKOF. Cela va très-bien... c'est-à-dire ça pourrait aller mieux.. mais ça viendra, grâce aux nouveaux changements.. et quand vous serez une fois en France, vous ne voudrez plus la quitter.

FÆDORA. J'en doute.

TCHÉRIKOF. Surtout si vous aimez votre mari .. car je pense que vous l'aimez.

FÆDORA. Ah! mon dieu oui.. mon père me l'a ordonné.. mais on m'avait dit que les Français étaient si légers, si étourdis..

TCHÉRIKOF. Il est vrai que nous sommes.. (*se reprenant.*) qu'ils sont fort aimables.

FÆDORA. C'est possible... et cependant, depuis que M. de Césanne est à Wilna... il a un air si triste...

TCHÉRIKOF. Que voulez-vous!... d'anciens chagrins... il a été trompé... En France, cela arrive à tout le monde... moi, le premier...

FÆDORA. Faire cinq-cents lieues pour cela!..

TCHÉRIKOF. C'est vrai!... il y a tant de gens qui, sans sortir de chez eux, sont aussi avancés que moi; mais que voulez-vous?... Lorsque je suis parti, j'étais seul au monde... je n'avais que moi d'ami et de parent... car, de tous ceux dont nous parlions tout-à-l'heure, il ne reste plus que nous, ma cousine... et puis, comme j'ai toujours été original, moi, j'avais une manie... c'était de trouver le bonheur, qui est une chose si difficile et si rare, qu'on ne peut pas le chercher trop loin.

*Air nouveau de M. Heudier.*

Pour le trouver, j'arrive en Allemagne;  
Où l'on me dit: Voyez plus loin, hélas!

Rempli d'espoir, je débarque en Espagne ;  
 On me répond : On ne le connaît pas.  
 En vain la France à l'Espagne succède ;  
 Vite on m'envoie en Angleterre... Enfin  
 Personne, hélas ! chez soi ne le possède :  
 Chacun le croit chez son voisin.

FÆDORA.

Même air.

J'en conviens, il est bien terrible  
 De visiter, pour rien, tant de pays...

TCHÉRIKOF.

Le bonheur est donc impossible ?

FÆDORA.

Je n'en sais rien... mais je me dis :  
 Puisqu'en courant toute la terre  
 On ne saurait le rencontrer... je voi  
 Que le bonheur est sédentaire ;  
 Pour le trouver, il faut rester chez soi.

### Scène III.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA. Monseignir... un grand foiture  
 entre dans le cour du chéteau... Monsir le  
 comte de Césanne...

TCHÉRIKOF. Ah ! mon dieu !

KALOUGA. Et puis, il être fenu aussi dans un  
 kibitch... un monsir avec des papiers...

(Il sort.)

TCHÉRIKOF. C'est pour le contrat... Ce que  
 nous appelons en France... un notaire... (A  
 part.) S'il avait pu geler en route, lui et son  
 encrier !